

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'âge de la tendresse
Le Voyageur distrait de Gilles Archambault
Gilles Archambault, *Le Voyageur distrait*. Montréal, éd.
Stanké, 1981. 120 p.

André Vanasse

Numéro 25, printemps 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39464ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vanasse, A. (1982). Compte rendu de [L'âge de la tendresse : *Le Voyageur distrait* de Gilles Archambault / Gilles Archambault, *Le Voyageur distrait*. Montréal, éd. Stanké, 1981. 120 p.] *Lettres québécoises*, (25), 21–22.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



L'âge de la tendresse

Le Voyageur distrait de Gilles Archambault

Dieu que nous sommes loin du *Jack Kerouac* de Victor-Lévy Beaulieu, « l'essai poulet » que ce dernier avait écrit comme un forcené dans son bungalow de Ville Lorraine. L'expérience avait failli lui coûter l'esprit. Bavant, éructant, sombrant à tout moment dans le délire, Victor-Lévy Beaulieu avait tenté, comme il l'avait fait pour Victor Hugo et le fera pour Herman Melville, de sucer par le moëlle le génie de Kerouac, d'êtreindre l'incomparable talent de ce pauvre Canuck de Lowell errant comme un clown à travers les terres d'Amérique et d'Europe à la

recherche d'une introuvable origine pourtant échouée sur les rives usées du Bas du Fleuve où son père et tous les siens avaient connu le jour quelques décennies auparavant.

Peut-on imaginer pareil combat entre Gilles Archambault et Jack Kerouac ? Impossible, à vrai dire, d'y songer. Du reste, avant même que ce voyage à Lowell ait eu lieu, Michel, le narrateur du *Voyageur distrait*¹, laisse tomber : « Pourquoi remuer les cendres de Jack Kerouac, cet écrivain qui voulait tant être célèbre ? (p. 33) ». Pourquoi, en

effet, puisque cet essai qu'il doit écrire en collaboration avec son ami Julien, le narrateur sait d'avance qu'il ne l'écrira jamais.

Drôle d'idée que de partir sur les traces de Jack Kerouac en sachant fort bien qu'il s'agit d'une poursuite vaine et ridicule. Courir après qui ? Après un « Jack bouffon de lui-même, homme fini, rongé et gonflé par l'alcool (p. 66) » ?

Comment ignorer l'incomparable distance qui sépare les deux hommes ? L'un se brûle par les deux bouts,

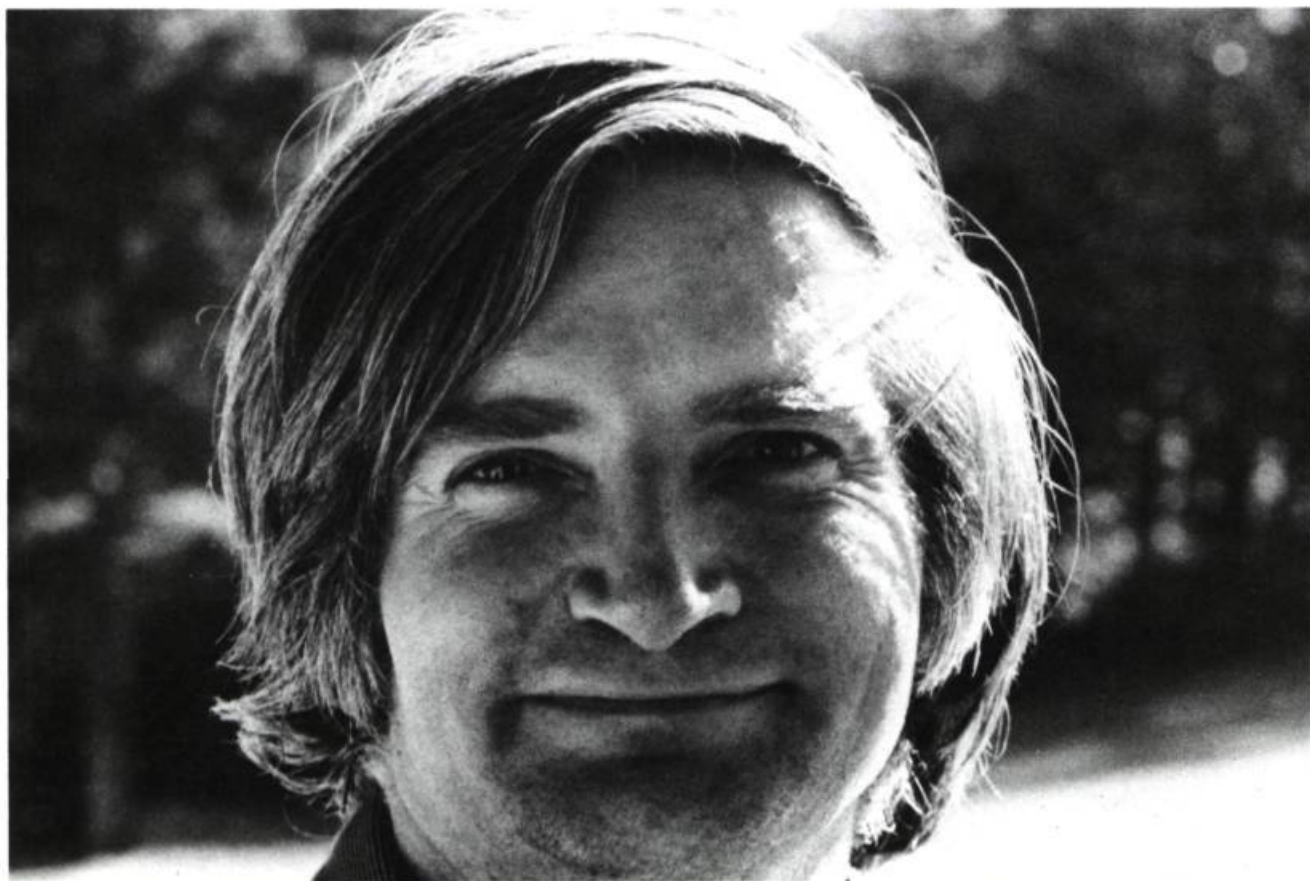


Photo : Kéro

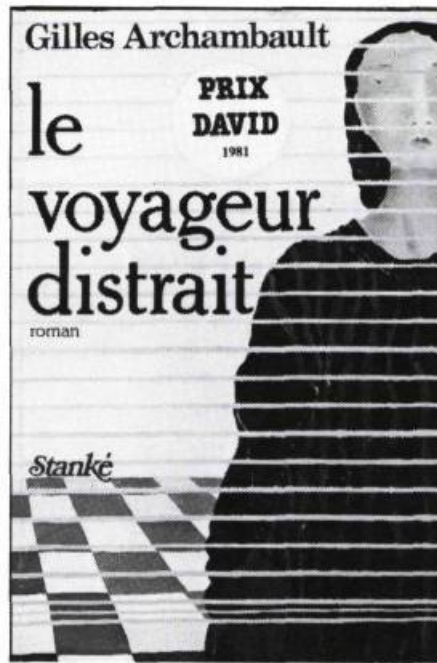
l'autre se consume à petit feu auprès de Mélanie qui, un jour, lui a apporté la sérénité et la tendresse : « La finesse de ses longs doigts. Rien ne m'émeut autant que ce contact. Il m'est arrivé de pleurer parce qu'elle m'avait touché (p. 13) ». Il y a le Jack mort, il y a le Michel survivant ; il y a le dément, il y a l'heureux désabusé.

Ainsi, à première vue, aucune compatibilité entre Jack et Michel. Ce dernier avoue lui-même qu'il « aurait probablement cherché à éviter cet écrivain connu et légendaire qui avait le vin bruyant (p. 21) ».

Alors quoi ? Il est difficile de savoir ce qui le pousse à raviver la mémoire de cet écrivain. D'autant plus que le narrateur affirmait quelques années auparavant « qu'on finirait par lire *On the Road* comme un document sociologique (p. 103) », qu'en somme Jack Kerouac ce n'était qu'une mode passagère ? La suite des événements allait lui apprendre le contraire. Jack Kerouac demeura une légende. Il devint l'écrivain génial de la beat generation.

Il reste qu'une question sournoise remonte à la surface : « Lequel de nous deux est le pauvre type (p. 50) ? » Car à y regarder de plus près l'un et l'autre se ressemblent par certains aspects. Ne sont-ils pas issus du même milieu populaire ? Jack Kerouac s'est assumé jusqu'à la caricature. Michel a opté pour le déni. Il s'est casé à la maison de la Radio. Il a choisi la sécurité d'emploi. Il est devenu un petit bourgeois des lettres. Son jugement cynique sur Kerouac se retourne finalement contre lui-même. « Ta littérature intimiste vieillira mal. Déjà les jeunes te lisent moins (p. 80) » lui lance méchamment Julien, son seul ami.

Michel a beau retorquer, toujours avec la même indifférence, « il n'y a pas de quoi en faire un drame (p. 84) », on sent bien que cette boutade n'est pas totalement sincère. Il s'agit beaucoup plus pour lui d'un mécanisme de défense. En réalité, il se souvient d'avoir tout investi dans l'écriture à l'époque de ses relations orageuses avec Andrée. Quinze ans d'affrontement. Une lutte féroce. Et pour tout refuge, l'écriture comme une drogue. Le sentiment d'un salut et d'une mission dans cet acte qui consiste à



tracer sur le papier des traits noirs tout en sinuosités. De ces symboles naît un monde en papier. Cette activité apporte parfois (mais si rarement et si chichement !) la célébrité. Le narrateur y a cru. Suffisamment en tout cas pour investir une grande part de ses énergies, de ses nuits.

Ainsi donc le voyage à Lowell, c'est beaucoup plus la commémoration, par le relais de Kerouac, d'une période houleuse de sa vie. Michel, à cette époque, s'arrachait à vif la peau de l'âme par lambeaux. Il ressemblait en silence au Jack Kerouac fantasque.

Et sans doute est-ce là le mot de l'énigme : ce voyageur distrait, qui écoute à peine le flot de propos que lui déverse son ami Julien, se laisse entraîner à Lowell puis à New York afin de mieux pouvoir bifurquer vers la Californie où il retrouvera une part de sa vie en renouant, pendant deux jours, avec une Andrée étiolée.

Jack Kerouac est un alibi. Mais un alibi nécessaire pour cet écrivain qui prétend ne plus vouloir l'être et qui pourtant s'accroche encore à son stylo. En réalité il est hanté par le problème de l'écrivain déchu. Qu'est-ce qu'écrire ? Les mots tuent-ils par distillation ? Voilà les questions essentielles. Les grands écrivains sont-ils tous rongés par un cancer secret ? Faut-il être Rimbaud, Artaud ? Faut-il imiter Nerval, Nietzsche ? Hölderlin, Isidore Ducasse . . . ? Quel rapport unit l'écri-

ture et la violence ? La création et la mort ?

Ces questions ne sont pas posées de façon aussi explicite dans *Le Voyageur distrait*. Elles travaillent pourtant le texte de l'intérieur à travers la figure bouffie de Kerouac. « Seul (me) fascine, nous confie le narrateur, le Kerouac des dernières années, la face rougeaude, l'athlète au ventre gonflé de bière, qui demandait à Gingsberg de le sucer parce qu'il n'arrivait plus à séduire les filles (p. 49) ».

Pauvre Kerouac. Un vrai Falstaff moderne s'écroulant raide mort devant son téléviseur. « Lequel de nous deux est le pauvre type ? » Celui qui a raté sa vie pour l'écriture ou celui qui découvre sur le tard les jeux de la tendresse et des papillons de l'âme ?

À chacun de répondre. Il n'appartient pas à Michel de le faire pour tous. Même si pour lui la vérité se présente sous les traits de Mélanie à qui il téléphone tous les soirs comme à une maman, devant qui il pleure au moment de partir. Simplement parce qu'il l'aime avec tendresse et qu'il est enfin capable, parvenu au seuil de la cinquantaine, d'exprimer ses sentiments avec une certaine spontanéité.

Qui le lui reprochera ? Sûrement pas moi. Il m'a toujours paru ridicule de perpétuer l'image romantique de l'écrivain torturé comme étant la seule valable. Les grands oeuvres n'ont pas toutes été écrites par des déments ou des enfants.

Chacun puise dans ses réserves. Et s'il nous livre le meilleur de lui-même, comme vient de le faire Gilles Archambault dans son *Voyageur distrait*, il risque de nous toucher au plus profond de notre être, de faire résonner une corde qui n'attendait qu'un pincement pour nous révéler l'infinie richesse de sa sonorité. □

1. Gilles Archambault, *Le Voyageur distrait*, Montréal, éd. Stanké, 1981, 120 p.